

# DÉLIRE OU TOXIQUE

L’aphorisme de Lacan *Tout le monde est fou, c’est-à-dire délirant*<sup>1</sup>, pris pour thème du XIV<sup>e</sup> Congrès de l’Association Mondiale de Psychanalyse, nous a rendu sensibles à ce que *délirer* veut dire selon l’orientation lacanienne. Au-delà de toute considération quant au normal ou au pathologique, *délirer* est propre à l’être parlant, au *parlêtre*. À chacun sa fenêtre sur le réel, sa fiction, sur fond d’impossible à se servir entièrement de ce qui pulse en soi et déborde dans un rapport au partenaire. Cette dysharmonie implique un reste hors sens avec lequel nous avons à composer. Face à l’angoisse suscitée par l’excès de jouissance du corps et l’énigme du désir de l’Autre, certains construisent un délire en phase avec les discours hérités ou en vogue, ou bien rêvent leur vie au nom d’un idéal. Quand il n’y a de recours à aucun discours qui fasse lien, d’autres sont confrontés à un réel envahissant, avec le risque de couper court à toute tentative de suture signifiante.

Les participants du réseau TyA prêtent attention, en institution ou en cabinet, aux sujets qui adoptent cette position plus ou moins radicale de rupture. L’expérience toxicomaniaque « n’est pas [...] une expérience de langage, mais elle est au contraire ce qui permet un court-circuit sans médiation »<sup>2</sup>, nous indique Jacques-Alain Miller. « La drogue apparaît comme un objet qui concerne moins le sujet de la parole que celui de la jouissance, en tant qu’elle permet d’obtenir une jouissance sans en passer par l’Autre »<sup>3</sup>, poursuit-il.

La pratique contemporaine du *chemsex* résonne particulièrement avec cet énoncé qui fait boussole. Tenter de localiser la jouissance dans le produit permet de désubjectiver le rapport sexuel, tout en faisant usage de l’organe. Plus ordinairement, on sait que la consommation de toxiques est banalisée lorsqu’il s’agit de *faire la fête*, à des fins de désinhibition subjective, favorisant à l’occasion la rencontre des corps. Le recours au toxique serait-il donc une tentative de sortir des impasses de la parole, échappant ainsi à l’angoisse de castration, à l’énigme du désir de l’Autre, au profit d’un autre type de jouissance ? Si le délire est universel du fait que nous parlons, alors : *délirer ou s’intoxiquer* ?

La diversité des usages de drogues, qu’ils soient régulés ou effrénés, nous enseigne sur les différentes façons de ne pas consentir à la parole, et donc au délire. S’agit-il de favoriser une jouissance folle, illimitée, laissant le corps à la dérive, désarrimé de l’Autre ? Ou bien de localiser une jouissance selon des nouages spécifiques, permettant de restaurer certains appuis du sujet pour son maintien dans le lien social ? À ce titre, la consommation de drogue est-elle prise dans une trame signifiante, comme un effort de nomination ou de construction symbolique ? Recouvre-t-elle un phénomène hallucinatoire, pour en limiter l’effet dévastateur ? Donne-t-elle consistance à une identification plus acceptable sur le plan imaginaire ? En quoi répond-elle au sentiment de vide intérieur, voire au réel traumatique ?

Si le pari du transfert du toxicomane à la psychanalyse consiste à troquer *a minima* la prise de drogue contre la prise de parole, s’agit-il dès lors d’engager le sujet toxicomane à se soutenir d’une forme de délire qui renoue avec un lien social plus vivable ? Ce 4<sup>e</sup> Colloque international du TyA propose d’étudier la manière dont cette question et ses déclinaisons se présentent dans la clinique.

<sup>1</sup> Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar* ?, n° 17/18, printemps 1979, p. 278.

Texte de nouveau publié dans : Association Mondiale de Psychanalyse, « Tout le monde est fou », *Scilicet*, décembre 2023, ECF/Huysmans, disponible en 5 langues.

<sup>2</sup> Miller J.-A., « La drogue de la parole », *Accès à la psychanalyse, Addiction*, bulletin de l’ACF en VLB, septembre 2023, n° 15, p. 16-17.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 18.